

## Voltaire et le théâtre de société : pour un état des lieux.

Dominique Quéro  
Université Paris-Sorbonne  
CELLF 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> – UMR 8599 du CNRS

On connaît le goût de Voltaire pour la pratique scénique, goût partagé avec M<sup>me</sup> Du Châtelet à Cirey (dont on visite aujourd'hui encore le petit théâtre aménagé dans les combles), et non moins cher au patriarche de Ferney. Il n'existe pourtant pas d'étude systématique sur cette facette primordiale de Voltaire « homme de théâtre ». Si des articles épars abordent la question, un relevé exhaustif reste à faire, et comme le soulignait Jean-Daniel Candaux en 1987, « à l'instar de ce que l'on a commencé de faire pour M<sup>me</sup> de Staël, il serait intéressant de dresser et publier un jour le calendrier et la distribution des spectacles montés par Voltaire dans ses diverses résidences<sup>1</sup> ». C'est pourquoi l'on propose ici un rapide inventaire, aussi complet que possible, des spectacles de société auxquels il s'est trouvé associé, qu'il y ait simplement assisté comme spectateur ou, plus souvent, qu'il y ait pris part comme acteur, faisant figure d'entrepreneur de spectacles, chef de troupe, metteur en scène. Évoquant dès 1732 la « fureur de jouer la comédie » qui s'empare alors de ses contemporains et à laquelle lui-même sacrifie, Voltaire n'est pas moins impliqué, à la fin des années 1740, dans le second accès de « fièvre abdéritaine » qui touche les Parisiens, au point de se doter, rue Traversière, de son propre théâtre. Après avoir dû quitter la capitale et ses « amusements à la mode », le seigneur des Délices, de Tournay et de Ferney continue à organiser des représentations en société, dont ses lettres fournissent maints échos, et sur lesquelles on conserve bien d'autres témoignages. Un tel recensement doit ainsi (à partir de données dispersées, en visant à étendre au maximum la collecte d'informations) montrer combien Voltaire participe d'une forme de « théâtromanie » caractéristique de son époque, dès avant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. On insistera donc plus particulièrement sur les années qui précèdent l'installation à Genève puis à Ferney, tout comme sur les conditions matérielles de représentation, susceptibles de dégager des perspectives d'interprétation plus larges sur ces spectacles qui se situent, aux confins du théâtre de cour et du théâtre de collège, à la frontière de la sphère publique et de la sphère privée, ce qui en fait, pour le dramaturge, un terrain d'expérimentation privilégié.

---

<sup>1</sup> Voir Jean-Daniel Candaux, « Précisions sur Henri Rieu », in *Le Siècle de Voltaire : hommage à René Pommeau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1987, t. I, p. 226, n. 76.

<sup>2</sup> Pour une étude approfondie du phénomène, voir notre ouvrage à paraître aux PUPS (coll. « Theatrum Mundi ») : *Les Amusements à la mode. Essai sur les spectacles de société dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*.

Ayant assisté, sinon participé, au spectacle de distribution des prix donné lors de son départ du Collège Louis-le-Grand, le 5 août 1711, Voltaire fait partie, deux ans plus tard jour pour jour, des spectateurs de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide traduite par Malézieu et jouée chez ce dernier à Châtenay, la duchesse du Maine en assumant le rôle éponyme<sup>3</sup>. Puis c'est à l'occasion de son premier exil au château de Sully-sur-Loire qu'il se serait livré aux plaisirs de la scène, écrivant à M<sup>me</sup> de Mimeure, en 1716, « nous avons des nuits blanches comme à Sceaux<sup>4</sup> », et appréciant les charmes autant que les talents d'une M<sup>lle</sup> de Livry qui remplissait dans cette troupe aristocratique l'emploi de jeune première. Peu convaincante à ses débuts au Théâtre Français, en avril 1719, elle retrouve Voltaire à Sully quelques mois plus tard pour y créer le rôle-titre de son *Artémire*, avant les premières représentations de la tragédie à Paris<sup>5</sup>. Il est possible aussi que Voltaire ait été reçu au château de Vaux[-le-Vicomte] par le maréchal de Villars, qui lui écrit en 1722 y avoir « ouvert un théâtre [que] la marquise a entrepris avec une ardeur digne de ses père et mère<sup>6</sup> ». Du moins sa présence est-elle attestée, en cette même année, au château de Maisons[-Laffitte] à l'occasion d'une fête imaginée par le propriétaire, le président de Longueuil, allié aux Villars et ami de Voltaire :

On devait jouer la comédie. M<sup>lle</sup> Le Couvreur, cette célèbre actrice [...] était déjà arrivée. [...] Voltaire devait lire sa tragédie de *Mariane*. Le jour de son arrivée, il se sent indisposé, et sur les neuf heures du soir la fièvre se déclare. [...] le médecin [...] décide que c'est la petite vérole. L'épouvante est dans le château et toute la fête est annulée<sup>7</sup>.

Plus réussie est en 1725 *La Fête de Bélébat*<sup>8</sup>, divertissement composé par Voltaire et donné au château du même nom<sup>9</sup> en l'honneur de celle qui devient alors par son mariage la marquise de Mauconseil<sup>10</sup> :

On avait illuminé la grand salle de Bélébat, au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet ; au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de Clermont et tous les citoyens de Bélébat étaient rangés sur des tabourets ; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain de sucre ; et sur chaque bonnet on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poètes de l'antiquité. Ceux qui faisaient les fonctions de grands-maîtres des cérémonies avaient une

---

<sup>3</sup> Voir son épître à la duchesse du Maine à laquelle, en 1750, il dédie son *Oreste* : « Vous engageâtes, madame, cet homme d'un esprit presque universel à traduire [...] l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à Votre Altesse Sérénissime, fête digne de celle qui la recevait, et de celui qui en faisait les honneurs : vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle : je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français [...]. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, sans même avoir lu celle de Corneille. »

<sup>4</sup> Best. D 40 (numéro de la lettre dans l'édition Besterman de la *Correspondance* de Voltaire [vol. 85-135 des *Œuvres complètes de Voltaire*, Genève-Banbury-Oxford, 1968-1977] à laquelle nous renverrons désormais sous cette forme abrégée)

<sup>5</sup> Voir l'article de Jules Loiseleur sur « Voltaire au château de Sully, d'après des documents inédits », *Revue contemporaine*, 1866/11-12, t. 54, p. 385-402. Fille d'un conseiller secrétaire du roi, et alors en vacances chez son oncle, Joseph de Corsembleu, procureur général fiscal du duché de Sully, Suzanne-Catherine Gravet de Corsembleu de Livry y aurait également joué le rôle de Lisette dans *Les Folies amoureuses* de Regnard, sur une scène aménagée spécialement au premier étage du donjon.

<sup>6</sup> Best. D 107 (lettre datée de Villars, le 28 mai 1722).

<sup>7</sup> [Théophile Imarigeon Duvernet], *La Vie de Voltaire*, Genève, 1786, p. 53.

<sup>8</sup> Voir l'édition qu'en ont donnée Roger J. V. Cotte et Paul Gibbard (*Œuvres complètes de Voltaire* 3A, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, p. 141-186) et les pages que lui consacre Russell Goulbourne dans *Voltaire comic dramatist* (S.V.E.C. 2006:03, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 37-51).

<sup>9</sup> Propriété du marquis de Livry et résidence de la marquise de Prie (actuellement sur la commune de Courdimanche-sur-Essonne, entre Étampes et Milly-la-Forêt).

<sup>10</sup> On sait qu'elle sera l'instigatrice de nombreux spectacles de société dans sa résidence de Bagatelle.

couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vers qui leur servait de mante.

C'est surtout au début des années 1730 que Voltaire, en homme de son temps et « à la mode », devient partie prenante d'une « théâtromanie » qui se manifeste par un premier accès de « fièvre abdéritaine » :

Jamais le goût pour la déclamation et les représentations théâtrales n'a été si fort ni si général [...]. À Paris et dans quelques belles maisons de campagne des environs, on compte plus de cinquante théâtres, fort bien ajustés et ornés proprement, où des sociétés particulières se font un plaisir de jouer des pièces tragiques et comiques, avec beaucoup d'intelligence et de finesse ; et les gens de la première qualité s'en mêlent comme les bourgeois. Quelques sujets, de l'un et de l'autre sexe, brillent par de très heureux talents, et s'attirent des applaudissements bien mérités<sup>11</sup>.

Cet extrait du *Mercur de France* d'avril 1732 fait date dans l'histoire des théâtres de société dont il officialise le remarquable essor, souligné par le périodique un mois plus tard à propos de la création à la Comédie-Italienne des *Amusements à la mode*<sup>12</sup> : « On n'a jamais vu tant de gens de tous états se faire un amusement de jouer la comédie »<sup>13</sup>. Satire contre le goût pour la « comédie bourgeoise », la pièce ne peut manquer de « réussir beaucoup et être défendue par plusieurs personnes intéressées dans des sociétés de Paris où on aime trop le théâtre », comme le souligne le marquis d'Argenson, pour qui le personnage de l'auteur ridicule et fat adoré de tout Paris « est assurément Voltaire »<sup>14</sup>. De fait, si celui-ci écrit à Formont le 29 mai 1732 que « la fureur de jouer la comédie partout continue toujours, et [que] la fureur de la jouer très mal dure toujours aux Comédiens Français »<sup>15</sup>, il participe lui-même aux spectacles donnés « dans des maisons particulières », où des nouvelles à la main notent en février 1732 qu'il « fait jouer depuis deux mois » sa tragédie d'*Ériphyle*<sup>16</sup>. On sait ainsi que sont représentées chez M<sup>me</sup> de Fontaine-Martel, rue des Bons Enfants, où il s'est installé en décembre 1731, plusieurs de ses pièces, dont *Brutus*, *L'Indiscret*, *Ériphyle* et *Zaïre* :

*Zaïre* a été représentée chez Mme de Fontaine-Martel, devant M. le cardinal de Polignac. Mlle de Lambert, fille du Président de ce nom, jouait le rôle de Zaïre. Mlle de Grandchamp, nièce de Mme d'Andrezel, celui de Fatime qui est la confidente. Le Marquis de Thibouville, colonel du régiment de la Reine-Dragons, celui d'Orosmane, soudan. M. d'Herbigny, son frère, celui de Nérestan, et Voltaire lui-même celui de Lusignan. Tous ces rôles furent bien remplis, à celui de Lusignan près, dans lequel Voltaire mit une vivacité qui approchait de la frénésie<sup>17</sup>.

Parmi les acteurs amateurs jouant avec Voltaire se trouve aussi Paradis de Moncrif<sup>18</sup>, qui traite des amusements à la mode dans sa pièce intitulée *Les Abdérites*, jouée « devant la Duchesse » [de Bourbon] en juillet 1732. « Cela fut fait à l'occasion du goût général de jouer la comédie, qui régnait alors à Paris parmi tous les étages : Paris était une nouvelle Abdère<sup>19</sup> ». C'est alors que Voltaire a dû faire jouer en société *Les Originaux ou Monsieur du Cap-Vert*, qu'il évoque allusivement dans un article des *Questions sur l'Encyclopédie* :

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* : on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bonhomme, et marin fort grossier, lequel, croyant

<sup>11</sup> *Mercur de France*, avril 1732, p. 775.

<sup>12</sup> Pièce de Riccoboni et Romagnesi représentée pour la première fois le 21 avril 1732.

<sup>13</sup> *Mercur de France*, mai 1732, p. 982.

<sup>14</sup> *Notices sur les œuvres de théâtre*, éd. H. Lagrave, S.V.E.C. 42-43, 1966, p. 650.

<sup>15</sup> Best. D 494.

<sup>16</sup> Ars. Ms. 10161, « Gazetins et nouvelles publiques », 24 février-1<sup>er</sup> mars 1732, f° 136<sup>v</sup>.

<sup>17</sup> *Journal de la Cour et de Paris*, éd. H. Durantou, P.U.S.E., 1981, p. 58 (29 janvier 1733).

<sup>18</sup> Une lettre de Voltaire à Moncrif datée de mars 1732 (Best. D 474) s'ouvre sur cette formule : « Mon cher Valerius, que votre consulat ne vous fasse pas oublier Argos », ce qui laisse à penser que Moncrif jouait alors en société le rôle de Valerius Publicola dans *Brutus*.

<sup>19</sup> *Notices* de d'Argenson, éd. cit., p. 384-385.

avoir perdu sa femme et son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde<sup>20</sup>.

L'auteur du *Journal de la Cour et de Paris* note, quant à lui, le 28 novembre 1732 : « L'on ne trouvait cet automne à la campagne que théâtres, parmi lesquels il y en avait qui avaient coûté jusqu'à dix mille francs à construire » – le fait que l'on donne « chez M. le marquis de Villars *Tiridate* avec une nouvelle pièce de Moncrif » prouvant d'ailleurs que « l'esprit abdéritain n'a point encore quitté nos seigneurs, qui continuent à représenter des tragédies<sup>21</sup> ». Soulignons la mention faite ici du marquis de Villars, qui deviendra duc à la mort de son père en 1734 et qui possédait « à un degré éminent », selon d'Alembert<sup>22</sup>, le talent de la déclamation théâtrale. On le retrouve, du reste, sur la scène des théâtres de société de Voltaire, bien des années plus tard. Mais n'est-ce pas déjà lui qui est visé en 1733 par l'abbé Le Blanc commentant *Le Temple du Goût*, et dénonçant « l'approbation que [l'auteur] donne à la manie qu'ont nos jeunes gens de jouer la comédie, comme si ce devait être le métier du fils d'un Maréchal de France<sup>23</sup> » ? De fait, dans son *Temple du Goût* publié en mars 1733, Voltaire se livre à un vibrant éloge de la « noble jeunesse de France », en l'invitant à « [Seconder] les chants des beaux-arts » et à faire de « L'esprit et la délicatesse / [...] l'âme de tous [ses] plaisirs ». Et d'ajouter :

Je vois Thalie et Melpomène  
Vous suivre en secret quelquefois,  
Et quitter Gaussin et Dufresne  
Pour venir entendre vos voix,  
Et vous applaudir sur la scène.

La mention de « Thalie et Melpomène » s'y trouve ainsi explicitée en note : « Il y a plus de vingt maisons dans Paris, dans lesquelles on représente des tragédies et des comédies. On a même fait beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières<sup>24</sup> ». Et Voltaire revient à la charge en encourageant les jeunes nobles amis des lettres à braver « tous les sots » qui prétendent « Qu'on déroge et qu'on dégénère / En suivant Minerve et Phébus ». Et de préciser en note que « N... de La Rochefoucauld, marquis de Surgères, a fait une comédie intitulée *L'École du monde*, pièce sans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célèbre duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, aurait approuvés<sup>25</sup> ». Or, c'est « à l'hôtel de Sassenage<sup>26</sup> le carême 1733 » qu'a été joué en même temps que *Silvie ou la Fausse Niaise* de Caylus<sup>27</sup> (et sans doute en présence de Voltaire) *Le Complaisant ou L'École du Monde* de Surgères, ce que confirme le *Journal de la Cour et de Paris* :

M. de Pont-de-Veyle a mis les gens de condition dans le goût de faire des comédies. M. le comte de Caylus va faire exécuter chez M<sup>me</sup> de Sassenage une petite pièce intitulée *La Fausse*

---

<sup>20</sup> *Questions sur l'Encyclopédie*, 2<sup>ème</sup> partie, 1770, article « Art dramatique », section consacrée à la « Comédie » (*Œuvres complètes*, éd. Moland, t. XVII, Paris, Garnier frères, 1878, p. 419).

<sup>21</sup> *Journal de la Cour et de Paris*, éd. cit., p. 16.

<sup>22</sup> « Éloge du duc de Villars », dans *Œuvres complètes*, Paris, Belin, 1821, t. III, 1<sup>ère</sup> Partie, p. 180-181.

<sup>23</sup> Cité par Hélène Monod-Cassidy, *Un Voyageur-philosophe au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'abbé Jean-Bernard Le Blanc*, Cambridge, Mass, 1941, p. 173

<sup>24</sup> Voltaire, *Le Temple du Goût* (éd. O. R. Taylor), *Œuvres complètes* (Oxford, Voltaire Foundation), t. IX, 1999, p. 181-182.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 183. Voir notre article sur « Un moraliste méconnu du siècle des Lumières : Alexandre-Nicolas de La Rochefoucauld, marquis de Surgères (1709-1760) », *Poétique de la pensée. Mélanges offerts à Jean Dagen*, Paris, Champion, 2006, p. 693-706.

<sup>26</sup> L'hôtel de Sassenage était situé dans le faubourg Saint-Germain, vraisemblablement rue de Bourbon (actuelles rues de Lille et de Verneuil), selon une étude de Marie-Thérèse Chappert (*École du Louvre*, 1985) sur « La vie et les habitations de la famille de Bérenger-Sassenage. Milieu du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s. ».

<sup>27</sup> L'indication de date et de lieu figure en tête du manuscrit de cette pièce conservé à la Bibliothèque de la Sorbonne (Ms. 1140).

*Niaise*, M. le marquis de Surgères, *L'École du Monde*, et M. le duc d'Épernon, une autre comédie dont le titre ne se dit point encore et n'est peut-être pas encore faite<sup>28</sup>.

C'est précisément à l'hôtel de Sassenage qu'est alors donnée pour la première fois *La Mort de César* de Voltaire<sup>29</sup>, avant de l'être au collège d'Harcourt en 1735 – année où l'auteur devenu indésirable à Paris y fait néanmoins un bref passage en avril, et mentionne dans une lettre les activités « d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles trois fois par semaine »<sup>30</sup>. Si le marquis de Thibouville et celui de Villars, devenu duc, font encore partie en 1737 des « meilleurs comédiens de la cour » et peuvent, à ce titre, jouer « dans un théâtre particulier » avec des actrices de la Comédie-Française<sup>31</sup>, Voltaire doit, quant à lui, se contenter des représentations qu'il organise à Cirey, à partir de 1736 tout au moins, ce dont témoignent ses propres lettres<sup>32</sup>, mais aussi celles de M<sup>me</sup> Du Châtelet<sup>33</sup>, de M<sup>me</sup> Denis<sup>34</sup>, ou encore de M<sup>me</sup> de Graffigny<sup>35</sup>. Laquelle séjourne au château durant l'hiver 1738-1739, et se trouve associée aux nombreuses pièces alors jouées dans la « salle de comédie charmante<sup>36</sup> » aménagée dans les combles du château depuis le mois de janvier précédent, et qu'elle évoque en ces termes :

Le théâtre est fort joli, mais la salle est petite. [...] Le fond de la salle n'est qu'une loge peinte, garnie comme un sofa, et le bord sur lequel on s'appuie est garni aussi. Les décorations sont en colonnades avec des pots d'orangers entre les colonnes<sup>37</sup>.

Notons également qu'au mois de juillet 1739, Voltaire profite de sa visite au duc d'Arenberg à Enghien – dans le Hainaut – pour jouer la comédie avec M<sup>me</sup> Du Châtelet<sup>38</sup>, et en particulier *L'École des femmes* de Molière, où il interprète Arnolphe, Émilie Georgette, et la princesse de Chimay Agnès<sup>39</sup>.

Après son retour en grâce, Voltaire ne manque pas de retrouver le chemin des scènes privées de la capitale et des châteaux des environs. Il assiste, par exemple, en mai 1745, à une

---

<sup>28</sup> *Journal de la Cour et de Paris*, éd. cit., p. 58 (29 janvier 1733).

<sup>29</sup> Voir l'avertissement de l'édition de 1736 : « Cette tragédie, qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris, fut représentée il y a quatre ans à l'hôtel de Sassenage, et très bien exécutée. Mais la scène de Shakespeare dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues pour faire voir au peuple la robe sanglante de César ne put être représentée à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce. ».

<sup>30</sup> Lettre à Cideville, 29 avril 1735 (Best. D 866) : « Les acteurs sont, devinez qui, le prince Charles de Lorraine, âgé de plus de 50 ans, il fait le rôle de Gilles, le duc de Nevers, gouteux amant de l'infidèle et impertinente Quinault, d'Orléans, Pont-de-Veyle, d'Argental, le facile d'Argental, etc. ».

<sup>31</sup> BHVP, Ms. 614, « Nouvelles à la main », f° 255v° et f° 318 (8 et 25 septembre 1737).

<sup>32</sup> Best. D 995, 996, 1033, 1149.

<sup>33</sup> Best. D 978, 1175, 1400, 1421.

<sup>34</sup> Best. D 1498.

<sup>35</sup> Nous renvoyons à l'édition de la *Correspondance* de M<sup>me</sup> de Graffigny publiée depuis 1985 sous la direction d'Alan Dainard (Oxford, Voltaire Foundation), et ici au tome I, lettres 63 à 68 et 86 à 91.

<sup>36</sup> Best. D 1421 (lettre de M<sup>me</sup> Du Châtelet à Algarotti, 10 janvier 1738). Il est probable qu'aient existé, avant l'aménagement du petit théâtre du grenier, d'autres dispositifs scéniques plus sommaires, voire éphémères. Le récit fait de sa visite à Cirey, en novembre 1736, par le chevalier de Villefort – tel qu'il est rapporté dans un manuscrit de *Nouvelles de la Cour et de la Ville 1734-1738* (éd. de Barthélemy, Paris, Rouveyre, 1879, p. 124-125) – mentionne un théâtre « souterrain » et « galamment décoré ».

<sup>37</sup> *Correspondance*, éd. cit., t. I, lettre 64.

<sup>38</sup> Voir la lettre de Voltaire à Helvétius du 6 juillet 1739 (Best. D 2040), et celle de M<sup>me</sup> Du Châtelet au prince royal de Prusse du 1<sup>er</sup> août 1739 (Best. D 2056). C'est en 1732 qu'une salle de spectacle privée avait été aménagée au château d'Enghien à l'initiative de Léopold-Philippe d'Arenberg (selon Marie Cornaz, « Spectacles privés chez les ducs d'Arenberg », *Les théâtres de société au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. M.-E. Plagnol et D. Quéro, *Études sur le 18<sup>e</sup> siècle*, n° 33, 2005, p. 90).

<sup>39</sup> René Vailliot, *Avec Mme Du Châtelet*, Oxford, Voltaire Foundation, 1988, p. 117-118.

représentation du *Glorieux* de Destouches à Étiolles<sup>40</sup>, chez le fermier général Le Normand de Tournehem, dont la nièce – devenue marquise de Pompadour – s’était naguère illustrée sur ce « théâtre aussi beau que celui de l’Opéra, où il y a des machines et des changements<sup>41</sup> ». Mais c’est surtout durant l’hiver 1746-1747, au moment du nouvel accès de « fièvre abdéritaine » qui s’empare des Parisiens, que l’on va retrouver parmi les « théâtromanes » les plus en vue Émilie et Voltaire. Mme de Graffigny écrit ainsi à Devaux, le 20 décembre 1746 :

J’ai oublié de te dire que la fureur des comédies bourgeoises a repris par tout Paris. [...] Il y en a dans tous les quartiers. Ne t’ai-je donc pas parlé de la fameuse qui a duré si longtemps chez [...] M<sup>me</sup> de La Poplinière [...] ? Cette comédie est de la façon de son mari et se nomme *Le Danger du faste*. Il y avait un grand nombre d’acteurs de toutes conditions, joints à Grandval, la Gaussin, la Dumesnil et la Silvia. On y entrait par billet. M. de Richelieu et M<sup>me</sup> du Châtelet en faisaient les honneurs. On jouait deux fois la semaine<sup>42</sup>.

Et Voltaire d’écrire à Feydeau de Marville, dans une lettre de janvier 1747 :

Je me suis rendu chez vous, Monsieur, un peu avant l’heure que vous m’aviez donnée ; pardonnez à la faiblesse humaine, il faut que je sois à quatre heures et demie à une comédie de M. de la Popelinière qu’on joue aux Porcherons ; vous jugez bien qu’une comédie ne peut se manquer et qu’il vaut mieux manquer ses affaires<sup>43</sup>.

Ce n’est toutefois pas seulement chez le fermier général que se retrouvent les deux amateurs de spectacles, si l’on en croit le baron Scheffer qui, le 27 février 1747, envoie au comte Tessin un compte rendu détaillé sur l’essor des théâtres de société :

On ne s’occupe actuellement dans cette grande ville que d’opéra et de comédies dans les maisons particulières. [...] On compte déjà 37 théâtres particuliers dans Paris, parmi les gens de condition [...]. Les théâtres les plus fameux et les plus courus sont ceux de Mad<sup>e</sup> la Duchesse du Maine et de Mad<sup>e</sup> la Comtesse de La Marck pour l’opéra, et pour la comédie, également celui de l’hôtel du Maine, celui de M. de La Poplinière et celui de M. le M<sup>is</sup> de Ximènes. Mad<sup>e</sup> du Châtelet et M. de Voltaire brillent à l’Hôtel du Maine [...] On est admis à tous ces spectacles par des billets qui se distribuent 8 jours d’avance, à ceux qui sont assez connus pour en demander. Il y a place pour 60 personnes chez Mad<sup>e</sup> de La Marck et pour autant chez Mad<sup>e</sup> du Maine. Le Roi a aussi fait construire un petit théâtre dans ses petits appartements, où Mad<sup>e</sup> de Pompadour fait oublier, dit-on, toutes les grâces et tout l’art de M<sup>lle</sup> Gaussin<sup>44</sup>.

Le théâtre dit « des Petits Appartements » ou « des Petits Cabinets » n’est donc qu’un avatar, parmi d’autres, d’un phénomène de plus grande ampleur, et l’on pourrait dire qu’en un sens, M<sup>me</sup> de Pompadour suit la mode plus qu’elle ne la lance, quand bien même son exemple ne fait ensuite que renforcer cette nouvelle vague de théâtromanie, à laquelle participent Émilie et Voltaire. Lequel, on l’a vu, a depuis longtemps ses entrées chez la duchesse du Maine, qui ne l’accueille pas seulement dans son hôtel parisien<sup>45</sup>, mais aussi au château d’Anet, où il se rend avec M<sup>me</sup> Du Châtelet en août 1747. On y reprend, sous le titre de *L’Échange*, *Le Comte de Boursoufle*, avec un prologue de circonstance, et on y joue, de M<sup>me</sup> de Staal-Delaunay, *L’Engouement* (sans doute) et *La Mode* (sûrement) – redonnée le mois suivant « avec une pièce de Sennecterre assez bouffonne »<sup>46</sup>. Des lettres de Voltaire de novembre et décembre évoquent encore sa présence à Sceaux en cette fin d’année, et l’on conserve un « Prologue

<sup>40</sup> Best. D 3120.

<sup>41</sup> Lettre du 18 juillet 1742 adressée par le président Hénault à M<sup>me</sup> Du Deffand et publiée dans la *Correspondance complète* de celle-ci, éd. de Lescure, Paris, 1865, t. I, p. 70.

<sup>42</sup> *Correspondance*, éd. cit., t. VIII, lettre 1092, p. 173-174.

<sup>43</sup> Best. D 3505.

<sup>44</sup> Baron Carl Fredrik Scheffer, *Lettres particulières à Carl Gustaf Tessin 1744-1752*, éd. Jan Heidner, Stockholm, 1982, lettre 50, p. 154-155.

<sup>45</sup> La duchesse loue de 1736 à 1753 l’hôtel Peyrenc de Moras, rue de Varenne (actuel Musée Rodin).

<sup>46</sup> Lettre de M<sup>me</sup> de Staal à M<sup>me</sup> du Deffand de septembre 1747 (*Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 102).

récité par M. de Voltaire sur le théâtre de Sceaux<sup>47</sup>, devant madame la duchesse du Maine, avant la représentation de la comédie de *La Prude*, le 12 décembre 1747<sup>48</sup> », ainsi que des vers qu'il adresse en 1747 « À Madame la marquise Du Châtelet, le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé<sup>49</sup> ». « Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéras, des comédies, des farces<sup>50</sup> », écrit-il à Cideville le 2 janvier 1748, faisant ailleurs allusion à *Zaïre* (où il jouait Lusignan<sup>51</sup>) et au *Zélindor* de Moncrif (où Émilie « a chanté Zirphé avec justesse, l'a jouée avec noblesse et avec grâce<sup>52</sup> »). Durant l'hiver 1747-1748 se poursuit ainsi à Paris la « fièvre abdéritaine », et comme l'écrit alors Raynal, « le goût de la comédie et de l'opéra est devenu général. On en représente partout, et on compte dans Paris jusqu'à cent soixante sociétés qui ont des théâtres<sup>53</sup> ». C'est précisément à la fin décembre 1747 que Lekain fait ses débuts « en bourgeoisie » sur un théâtre situé rue Beaubourg, avant de fonder une société d'amateurs dont les représentations ont lieu à partir de juin à l'hôtel de Jabach, rue Saint-Merry<sup>54</sup>. Mais durant l'année 1748, outre un séjour à Cirey (de fin avril à mi-mai, semble-t-il), Voltaire et M<sup>me</sup> Du Châtelet se trouvent très souvent à la cour de Lorraine. Tant à Lunéville qu'à Commercy, ils ne manquent pas de déployer leurs talents au sein de la « troupe de qualité » qui regroupe, autour de M<sup>me</sup> de Boufflers, M<sup>mes</sup> de Lenoncourt, de Lutzelbourg, de Lambertye, M<sup>lle</sup> de La Galaizière, le chevalier de Beauvau, le vicomte de Rohan et Devaux (*alias* Panpan), l'ami et le correspondant de M<sup>me</sup> de Graffigny. On multiplie les spectacles, en plus de ceux donnés par les professionnels au service de Stanislas (auxquels l'auteur de *Zaïre* peut aussi faire jouer ses pièces, comme il l'avait déjà fait lors d'une invitation à la cour de Lunéville en 1735). On y donne la pastorale d'*Issé*, l'opéra de *Zélindor*, deux actes du ballet des *Éléments*, *L'Oracle* de Saint-Foix, *Le Double veuvage* de Dufresny (avec Émilie dans le rôle de la veuve), et *L'Étourderie* de Fagan (où Voltaire joue l'Assesseur)<sup>55</sup>.

Si l'année 1749 est marquée par la grossesse, l'accouchement et le décès de M<sup>me</sup> Du Châtelet, Voltaire entreprend l'année suivante dans sa résidence parisienne, rue Traversière, de « transformer une partie du second étage en salle de spectacle, dans laquelle il pouvait se rendre de plain-pied en sortant de son appartement ». C'est sur ce « théâtre particulier, dans sa propre maison », qu'il va faire « représenter devant [ses plus intimes amis] quelques-unes de

---

<sup>47</sup> En 1778, Claude-François Gaignat de L'Aulnays, dans sa *Promenade de Sceaux-Penthièvre* (Paris, Gueffier, p. 44), notera la présence, au premier étage du château, d'une « salle de comédie où il y avait un théâtre en règle » ; cité par Gérard Rousset-Carny dans « Le duc et la duchesse du Maine Princes bâtisseurs », *La duchesse du Maine (1676-1753). Une mécène à la croisée des arts et des siècles*, éd. C. Cessac et M. Couvreur, *Études sur le 18<sup>e</sup> siècle*, n° 31, 2003, p. 85.

<sup>48</sup> Éd. Moland, t. IV, p. 392-393.

<sup>49</sup> Éd. Moland, t. X, p. 536.

<sup>50</sup> Best. D 3601.

<sup>51</sup> Best. D 3589.

<sup>52</sup> Best. D 3590.

<sup>53</sup> Raynal, *Nouvelles littéraires*, lettre XX, in *Correspondance littéraire* de Grimm, éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882 (t. I, p. 158).

<sup>54</sup> Lekain, « Journal exact de tous les rôles que j'ai joués en bourgeoisie, depuis le 27 décembre 1747 jusqu'au 24 février 1751... », BnF, Ms. F.fr. 12532, f° 1-2.

<sup>55</sup> Voir Gaston Maugras, *La Cour de Lunéville au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon-Nourrit, 1904. Outre un « Compliment adressé au Roi Stanislas et à Madame la Princesse de La Roche-sur-Yon sur le théâtre de Lunéville par Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'Assesseur dans *L'Étourderie* » (éd. Moland, t. X, p. 542), et sans détailler les allusions faites dans les lettres de Voltaire et de M<sup>me</sup> Du Châtelet aux pièces alors jouées en société à la cour de Lorraine, il convient de mentionner ici des lettres de Devaux à M<sup>me</sup> de Graffigny (*Correspondance*, éd. cit., t. IX, notes des lettres 1299 et 1304).

ses pièces [...] par des amateurs<sup>56</sup> ». Il revient en effet à la troupe de jeunes gens conduite par Lekain de jouer *Mahomet* le 6 juin 1750, *Zulime* le 8 juin (avec M<sup>mes</sup> Denis et de Fontaine, les nièces de Voltaire, et les marquis d'Adhémar et de Thibouville<sup>57</sup>), et le 20 juin *Rome sauvée*, redonnée le 22 juin chez la duchesse du Maine à Sceaux, avec Voltaire en Cicéron, le marquis d'Adhémar en César, le duc de La Vallière en Caton, Statitius étant incarné par Lekain. Celui-ci se produit rue Traversière jusqu'en septembre avec sa « société » de jeunes gens, mais en l'absence de Voltaire qui, non sans regret pour « [son] petit théâtre<sup>58</sup> », est parti fin juin pour Berlin, répondant à l'invitation du roi de Prusse. Cela ne l'empêche pourtant pas de continuer à faire représenter ses pièces, et à y jouer lui-même, puisqu'il trouve à Berlin des acteurs, au premier rangs desquels le prince Henri et la princesse Amélie, frère et sœur du monarque, et qu'il fait construire dans une antichambre « un petit théâtre fait exprès<sup>59</sup> ». On y donne ainsi en septembre 1750 *Rome sauvée*, reprise en octobre et en novembre à Postdam, sur une scène encore édiflée spécialement : « Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve<sup>60</sup> », écrit alors Voltaire, dont la « petite troupe » du prince Henri représente également d'autres pièces, telles que *Zaïre* ou *La Mort de César*, au moins jusqu'en janvier 1751.

Après sa rupture avec Frédéric II et son départ de Prusse, au printemps 1753, il faudra attendre l'installation à Genève, en 1755, pour que Voltaire reprenne ses activités de théâtre de société, sur lesquelles on est généralement mieux renseigné que sur celles des décennies précédentes. Aux Délices est donnée *Zaïre* dès le début du mois d'avril<sup>61</sup>, avant même que ne soit aménagé, en juillet, un « petit théâtre dans le salon d'été<sup>62</sup> », « théâtre de marionnettes<sup>63</sup> » – ainsi désigné en raison de ses dimensions réduites – où l'on joue *Alzire* et *L'Orphelin de la Chine*. D'autres représentations suivront, mais il semble que Voltaire se soit très vite heurté à l'hostilité des Genevois rigoristes. C'est pourquoi il « fut obligé de n'avoir plus qu'un théâtre volant sur lequel il essayait ses pièces à la dérobée<sup>64</sup> ». Il ne manque pourtant pas de trouver d'autres moyens d'assouvir sa passion des planches, et c'est à Lausanne que, durant les hivers de 1756 à 1758, il fait représenter ses pièces sur la scène du théâtre aménagé dans le château de Mon Repos, aux portes de la ville, près de la maison qu'il loue à Montriond. La troupe se compose du maître des lieux, Frédéric Philippe Alexandre de Gentils, marquis de Langallerie, et de sa femme, née Constant de Rebecque, dont les frères, David-Louis, dit d'Hermenches, et François-Marc Samuel, marié à Charlotte Pictet, montent sur les planches avec leurs épouses, tout comme M<sup>me</sup> d'Aubonne, M. de Crousaz et M. de Saint-Cierges, sans oublier Voltaire qui joue « les rôles de vieillards<sup>65</sup> », ni M<sup>me</sup> Denis réputée meilleure actrice que M<sup>lle</sup> Gaussin. À ces spectacles où se pressent Lausannois et étrangers de passage (telle M<sup>me</sup> d'Épinay), on ne

---

<sup>56</sup> *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Longchamp et Wagnière, ses secrétaires*, Paris, A. André, 1826, t. II, p. 271 (repris dans Sébastien Longchamp, *Anecdotes sur la vie privée de Monsieur de Voltaire*, éd. F. Eigeldinger et R. Trousson, Paris, Champion, 2009, p. 233).

<sup>57</sup> Voir *Correspondance* de M<sup>me</sup> de Graffigny, éd. cit., t. X, lettre 1558.

<sup>58</sup> Best. D 4180. La taille réduite de la salle est bien notée par M<sup>me</sup> de Graffigny qui écrit, au lendemain de la représentation de *Mahomet*, que « le théâtre est sous le nez des spectateurs. Il y a pour tenir dans la chambre cinquante personnes et nous étions plus de cent » (*Correspondance*, éd. cit., t. X, lettre 1558).

<sup>59</sup> Best. D 4227. Voir également Best. D 4205, 4217, 4224, 4226.

<sup>60</sup> Best. D 4248. Voir également Best. D 4241, 4245, 4256, 4258.

<sup>61</sup> Best. D 6229, 6230, 6231 (« Le fameux acteur Lekain qui nous est venu voir nous a bien aidés »).

<sup>62</sup> Best. D 6352, lettre de M<sup>me</sup> Denis, dont le baron de Lubières écrit le 20 juillet 1755 qu'elle « fait établir un petit théâtre dans une des galeries de sa maison de Saint-Jean » (Best. D 6344).

<sup>63</sup> Best. D 6340.

<sup>64</sup> Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, Paris, L. Collin, 1807, p. 148. Voir aussi *Histoire littéraire de M. de Voltaire*, par le marquis de Luchet, Cassel, et Paris, 1781, t. II, p. 42.

<sup>65</sup> Best. D 7215. Voir Isabelle Vissière, « Lausanne : un laboratoire littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Vie des salons et activités littéraires*, Presses Universitaires de Nancy, 2001, p. 233-241.

joue pas uniquement le répertoire voltairien (*Zaïre*, *Alzire*, *Fanime*, *Mérove*, *L'Orphelin de la Chine*, *Nanine*, *Le Duc de Foix*, *La Femme qui a raison*, *L'Enfant prodigue*), mais aussi des pièces d'autres auteurs (*Le Préjugé à la mode* de La Chaussée, *Le Glorieux* de Destouches, *La Partie de chasse de Henri IV* de Collé), et même de petits opéras ou des opéras-comiques (*La Serva Padrona*, *Le Joueur*, *Les Troqueurs*). Ne renonçant pas à faire jouer des pièces lorsqu'il se trouve à Genève, Voltaire se dote, en outre, durant l'été 1759, d'une « salle de comédie » dans sa nouvelle propriété de Tournay, située en dehors du territoire de la ville, en bordure de frontière. C'est encore un « petit théâtre » (« théâtre de marionnettes » ou « de Polichinelle »), mais un « joli théâtre » (assorti de nombreuses « décorations » réalisées par des religieuses), que Voltaire fait aménager au rez-de-chaussée du corps de logis principal, dans une salle plus longue que large et, qui plus est, basse de plafond, ce qui lui vaut l'appellation d'« entresol » autant que de « galerie »<sup>66</sup>. Dès septembre 1759 commencent les représentations, auxquelles Voltaire convie les Genevois en toute impunité. Mais c'est surtout l'automne 1760 qui abonde en spectacles, que le duc de Villars honore de sa présence, formant même les acteurs<sup>67</sup>, quand il ne joue pas lui-même « à huis clos » et « en chambre<sup>68</sup> » en participant aux Délices à « des répétitions, presque équivalentes à des représentations théâtrales<sup>69</sup> ». Celles données sur la scène de Tournay se poursuivent jusqu'à l'achat du château de Ferney et, plus exactement, jusqu'à l'achèvement, en octobre 1761, de la salle de spectacle que Voltaire y fait bâtir « sur le modèle de celle de Lyon<sup>70</sup> ». Il s'agit cette fois d'un théâtre à part entière, dont la scène est architecturée à grand renfort de décors, qui dispose de coulisses spacieuses et peut accueillir au moins cent cinquante spectateurs (voire le double, selon Voltaire). C'est à partir de mars 1762 que « la fureur de la comédie<sup>71</sup> » y bat son plein, et l'on ne saurait détailler ici le grand nombre de spectacles montés cette année-là. S'il est déjà moins utilisé dans les deux ans qui suivent, au point de servir à M<sup>me</sup> Denis de « grande salle pour repasser son linge<sup>72</sup> », la venue à Ferney de M<sup>lle</sup> Clairon à l'été 1765 est l'occasion de rouvrir le théâtre, et de l'agrandir, pour une série de représentations s'échelonnant de juillet à septembre : *Alzire*, *Tancredè*, *Oreste*, *Mérove*, *Nanine*, *L'Écossaise*, ainsi que *L'Esprit de contradiction* de Dufresny. Après quoi la salle n'accueille plus guère de spectacles, d'autant que des représentations publiques vont être autorisées à Genève de 1766 à 1768, année à partir de laquelle le théâtre de Voltaire à Ferney est définitivement abandonné, voué à différents usages tels qu'un élevage de vers à soie en 1769 et un atelier d'horlogerie en 1770. C'est donc au théâtre de Châtelaine, reconstruit en 1771, et relancé l'année suivante par le nouvel entrepreneur Gallier de Saint-Gérard, que se produit en 1772 Lekain, de passage chez le patriarche de Ferney, qui assiste, enthousiaste, à des représentations de *Zaïre*, d'*Olympie* ou de *Sémiramis*. Il s'agit alors d'une scène publique, comme l'est encore celle du nouveau théâtre construit à Ferney par Saint-Gérard (assisté de l'architecte Racle) en plein cœur de la ville ; théâtre ouvert à la fin juin 1776 et inauguré par Lekain, mais fermé deux ans plus tard à la mort de Voltaire, qui en avait pris l'initiative et avancé les fonds<sup>73</sup>.

<sup>66</sup> Voir en particulier Best. D 8424, 8425, 8431, 8444, 8450, 8554, 8556.

<sup>67</sup> Outre Voltaire et M<sup>me</sup> Denis, citons plus particulièrement M<sup>lle</sup> de Bazincourt, M<sup>me</sup> Rillet et son mari, M<sup>me</sup> Constant et son frère Pictet, qui jouent *Alzire*, *Tancredè*, *Mahomet*, *Fanime*, *L'Orphelin de la Chine*, ainsi que *La Pupille* de Fagan.

<sup>68</sup> Best. D 9279 et 9274 (« afin de ne pas compromettre [...] sa dignité de gouverneur de province »).

<sup>69</sup> Best. D 9494 (lettre de Jacob Vernet à Jean-Jacques Rousseau).

<sup>70</sup> Best. D 10388.

<sup>71</sup> Formule employée par M<sup>me</sup> Denis dans une lettre à Lekain du 30 octobre 1761 (Best. D 10238).

<sup>72</sup> Best. D 12791.

<sup>73</sup> Voir, dans l'ouvrage collectif intitulé *Voltaire chez lui : Genève et Ferney* (éd. E. Deuber-Pauli et J.-D. Candaux, Genève, Skira, 1994), l'article très détaillé d'Ariane Girard sur « Les théâtres de la région genevoise au temps de Voltaire » (p. 83-104).

Au terme de ce parcours chronologique qui pose les jalons d'une plus vaste enquête (où il faudrait prendre en compte l'architecture des lieux, les décors et les costumes, la mise en scène et le répertoire, les interprètes et l'auditoire, tout comme les diverses fonctions d'une pratique aussi récurrente), on peut dire que le goût de Voltaire pour le théâtre de société est, bien plus qu'une concession à la mode, une nécessité vitale. Avec une remarquable continuité, n'a-t-il pas, dès son entrée « dans le monde » et dans la carrière des lettres, trouvé dans cette activité de quoi cultiver « les plaisirs honnêtes et les douceurs de la société<sup>74</sup> », autant que les vertus formatrices et pédagogiques du théâtre, sur des scènes privées qui puissent lui servir de banc d'essai pour ses propres pièces, *a fortiori* lorsqu'il se trouve loin de Paris ? Même si son goût est largement partagé, dès avant le milieu du siècle – qui voit l'essor du phénomène sous l'impulsion présumée de M<sup>me</sup> de Pompadour (mais l'influence décisive ne vient-elle pas bien plus de la duchesse du Maine<sup>75</sup> ?) –, Voltaire n'est pas un « théâtomane » comme les autres. La « rage de la comédie<sup>76</sup> » qui l'anime est celle d'un dramaturge d'exception, d'un homme de théâtre à part entière, qui sait que ses œuvres sont faites pour être jouées et, par là, jugées « sur pièces ». Tel est bien, assurément, la raison d'être de tous les « petits théâtres » du grand Voltaire que nous venons de passer en revue.

---

<sup>74</sup> Best. D 7174 (à propos des spectacles donnés à Lausanne).

<sup>75</sup> Voir Manuel Couvreur, « Voltaire chez la duchesse ou le goût à l'épreuve », *La duchesse du Maine (1676-1753)*, *op. cit.*, p. 231-248.

<sup>76</sup> D 8444 (Voltaire y applique à M<sup>me</sup> Denis en 1759 cette formule qui le définit tout autant lui-même).